



Il resta planté, comme une pierre levée... (Page 445).

tranquillement cette nuit, dis-je au grand bûcheux ; nous aviserons demain ; mais êtes-vous donc tourmenté pour tout de bon de la rencontre de ces deux galants ? Joseph n'a jamais été querelleux, à ma connaissance, et je l'ai toujours vu se taire quand on lui montrait les dents.

— Oui, oui, répondit le père Bastien, tu as vu cela dans le temps qu'il n'était qu'un enfant maladif et défiant de sa force ; mais il n'y a pire eau que celle qui dort, et il n'est pas toujours sain d'en remuer le fond.

— Ne voulez-vous point entrer dans votre nouvelle demeure et voir votre fille ?

— Tu m'as dit qu'elle était là bien tranquille ; je n'en suis donc point en peine, et me sens plus pressé de savoir la vérité sur Brulette ; car, enfin, encore que mon cœur l'ait défendue, mon raisonnement me dit qu'il faut qu'il y ait eu, en sa conduite, quelque petite chose qui prête au blâme, et j'en dois être juge avant que d'aller plus loin.

J'allais lui raconter ce qui s'était passé une heure auparavant, sous mes yeux, entre Huriel et ma tante, quand Huriel lui-même arriva vers nous, dépêché par Brulette, qui craignait la gêne occasionnée à Thérance pour le dormir de Charlot. Le père et le fils eurent alors une explication où Huriel, priant son père de ne point lui faire dire un secret où il avait engagé sa parole, et dont Brulette même ne le savait pas instruit, lui jura, sur son baptême, que Brulette était digne en tout d'être bénie par lui.

— Venez la voir, mon cher père, ajouta-t-il ; cela vous est bien commode, car, en ce moment, on danse dehors, et vous n'avez pas besoin d'être invité pour vous trouver là. A la manière dont elle vous embrassera, vous verrez bien que jamais fille plus aimable et plus mignonne ne fut plus saine de sa conscience.

— Je n'en doute plus, mon fils, et j'irai seulement pour te contenter, ainsi que pour le plaisir de la voir ; mais demeurons encore un peu, car je te veux parler de Joseph.

Je pensai devoir les laisser s'en expliquer

ensemble, et aller avertir ma tante de l'arrivée du grand bûcheux, sachant bien qu'elle lui ferait bon accueil et ne le laisserait point dehors. Mais je ne trouvai au logis que Brulette toute seule. Toute la noce, avec la musique en tête, avait été porter la rôtie aux nouveaux mariés, lesquels s'étaient retirés en une maison voisine, car il était environ les onze heures du soir. C'est une ancienne coutume, que je n'ai jamais trouvée bien honnête, d'aller ainsi troubler, par une visite et des chansons de joyeuseté, la première honte d'une jeune mariée ; et, encore que les autres jeunes filles s'y fussent rendues avec ou sans malice, Brulette avait eu la décence de ne bouger du coin du feu, où je la vis assise, comme surveillant un reste de cuisine, mais prenant un peu de repos dont elle avait besoin. Et comme elle me paraissait assoupie, je ne la voulus point déranger, ni lui ôter la bonne surprise du réveil que lui ferait le grand bûcheux.

Bien las moi-même, je m'assis contre une table, où j'allongeai les deux bras et la tête dessus, comme on se met quand on veut se refaire d'une ou deux minutes de sommeil ; mais je pensai à Thérance et ne dormis point. Seulement j'eus, pour un moment bien court, les idées embrouillées, lorsque, à un petit bruit, j'ouvris les yeux sans lever la tête, et je vis qu'un homme était entré et s'approchait de la cheminée.

Encore qu'on eût emporté toutes les chandelles pour la visite aux nouveaux mariés, le feu de fagots, qui flambait, envoyait assez de clarté dans la chambre pour me laisser reconnaître bien vite celui qui était là. C'était Joseph, lequel, sans doute, avait rencontré sur le chemin de Nohant quelque noceux qui, lui apprenant où nous étions, l'avait porté à revenir sur ses pas. Il était tout poudreux de son voyage et portait son paquet au bout d'un bâton, qu'il jeta en un coin, et resta planté, comme une pierre levée, à regarder Brulette endormie, sans faire attention à moi.

Depuis un an que ie ne l'avais vu, il s'était

fait en lui autant de changement que dans Thérance. La santé lui étant venue plus belle qu'il ne l'avait jamais eue, on pouvait dire qu'il était joli homme et que sa figure carrée et son corps sec marquaient plus de muscles que de maigreur. Il était jaune de figure, autant comme porté à la bile que comme recuit par le hâle, et ce teint obscur allait bien avec ses grands yeux clairs et ses longs cheveux plats. C'était bien toujours la même physionomie triste et songeuse ; mais il s'y était mêlé quelque chose de décidé et de hardi qui montrait enfin le rude vouloir si longtemps caché au dedans.

Je ne bougeai, voulant savoir de quelle façon il aborderait Brulette et ce qu'on pouvait augurer de sa prochaine rencontre avec Huriel. Sans doute il étudiait la figure de Brulette et y cherchait la vérité, et peut-être que sous ses yeux, clos par un léger somme, il reconnut la paix du cœur ; car la fillette était bien jolie, vue comme cela au feu de l'âtre. Elle avait encore le teint animé de plaisir, la bouche souriante de contentement, et les fines soies de ses yeux abaissés envoyaient sur ses joues une ombre très-douce, qui semblait cligner en dessous, comme ces regards fripons que les jeunes filles détournent pour mieux voir. Mais elle dormait pour de bon, et, rêvant sans doute d'Huriel, ne songeait pas plus à amorcer Joseph qu'à le repousser.

Je vis qu'il la trouvait si belle que son dépit ne tenait plus qu'à un fil, car il se baissa vers elle, et, avec une résolution dont je ne l'aurais jamais cru doué, il approcha sa bouche tout près de la sienne et l'eût touchée, si, par je ne sais quelle bisque qui me vint, je n'eusse toussé fortement pour arrêter le baiser au passage.

Brulette s'éveilla en sursaut ; je fis comme si pareille chose m'arrivait, et Joseph se trouva un peu sot entre nous deux qui lui demandions ses portements, sans qu'il y eût apparence de confusion dans Brulette ni de malice dans moi.